

## LITTÉRATURE

Gilles Gougeon ou l'art de la piscine postcoloniale

Page F 4



## ESSAI

Morin, une tête de sphinx

Page F 7

## LE DEVOIR

## LIVRES

Se franchir

soi-même



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

FRÉDÉRIQUE DOYON

**S**on large sourire exprime une franche désinvolture et un trop-plein d'amour pour la vie, à l'instar de son premier roman, *Whisky et paraboles*, qui transfigure les angoisses de l'existence en petits poèmes du quotidien. Roxanne Bouchard, 33 ans, vient d'entrer dans la littérature québécoise par la grande porte du prix Robert-Cliche.

*Le Devoir* l'a rencontrée quelques heures avant qu'elle reçoive sa récompense en forme de baptême. Une fois passé son sourire lumineux, à l'approche du bar du Café du Nouveau Monde où elle trépigne comme une enfant, c'est sa petite fossette qu'on remarque. Ancrée dans sa joue droite, elle rappelle bien que, malgré la quête existentielle de sa jeune héroïne Elie, qui sert de trame à son roman, c'est le sourire et le plaisir de vivre qui transpirent d'abord des mots.

Professeure au Cégep de Joliette depuis douze ans, elle en a soupé de jeunes «débuzzés de tout» et du discours nihiliste ambiant. Son roman raconte d'ailleurs la remontée vers la lumière de petits laissés-pour-compte dont les destins se croisent dans un bled perdu du Québec.

«*Tout le monde va mal, tout le monde est angoissé — je ne suis plus capable d'entendre ça!*» confie-t-elle. [Les jeunes] ont des rêves, ils veulent tripper sur quelque chose, et ils se font dire qu'il n'y aura plus de jobs pour eux plus tard. Il me semble que ça ne prend pas grand-chose pour mettre un peu de magie dans nos vies. Il suffit peut-être de changer notre perception des choses.»

L'histoire démarre en plein tumulte alors que la jeune Elie déserte sa propre vie pour s'en construire une autre, lavée des pertes et des erreurs du passé. «*M'enfuir, j'ai claqué toutes les portes pour aller m'échouer dans mon auto et j'ai gri-*

*gnolé les routes du Québec, kilomètre par kilomètre [...], dormant sur l'accotement, cherchant là où je pourrais dire "ici" et sentir que.*»

Elle échoue finalement dans un petit village anonyme où elle achète une maison meublée, pleine d'un passé qui remplacerait le sien. Mais au fil des mois qui s'écoulent, des réponses trempées dans le whisky à 40° et des rencontres, elle apprend la filiation, au passé comme au futur, à l'autre, amoureux ou enfant, et à sa culture. Son «*gros gras grand voisin*» de chanteur Richard et ses amis musiciens, la flûtiste Chloé, le violoniste André, l'Américain pianiste de jazz Manu, son frère François et la petite Agnès, écorchée par une mère-fille violente — tous vivront une débacle à travers laquelle ils s'accrochent l'un à l'autre comme aux rochers d'une rivière pour ensuite apprendre à voguer seul.

Plus l'histoire avance, plus la prose se libère du réalisme et s'imprègne d'une poésie fantaisiste, un brin animiste. Au bord du désespoir, Chloé promet de se «*changer en fée des eaux!* Comme disait mon grand-père, ma jupe bleue va couvrir l'onde pis enfanter des milliers de petits poissons.»

Pour l'auteur, c'est dans cette mise à distance du réel que surgit la beauté, que se rompt le silence, que chacun se franchit soi-même — ses personnages, mais aussi elle, comme être humain. «*Chloé ne s'est pas suicidée, elle a trouvé une autre façon de s'actualiser. Manu aime une femme à travers la musique. Avec quoi tu veux guérir un enfant battu? en le faisant rêver, il n'y a pas cent mille mystères.*»

C'est dans ce parti pris pour l'imaginaire qu'Elie trouve la parabole qui lui convient et l'espoir de vivre demain, la religion n'offrant plus de réponse satisfaisante, bien qu'elle reste omniprésente dans le livre, «*parce qu'elle fait encore partie de notre vie, même si on veut vivre dans un monde moderne*», note la

jeune auteure. «*La religion nous offre un beau subterfuge. Elie ne peut plus. Qu'est-ce qu'on fait pour se pardonner soi-même, d'autant plus qu'on est dans une société super exigeante, il n'y a pas de place pour l'erreur, il faut être performant partout.*» «*Il va falloir un jour qu'on apprenne à se pardonner tout ce qu'on ne peut pas être*», dit Richard...

Le récit est donc traversé par l'esprit et la musicalité du conte. «*Je pense qu'on en a besoin avec le réel qui nous agresse*, dit-elle. *Je ne voulais pas que ce soit dur à lire, comme un poème qu'on a envie de chanter.*» Cette couleur stylistique n'étonne guère quand on sait sous quelle influence a été écrit *Whisky et paraboles*. «*Depuis deux ans et demi je correspondais avec Fred Pellerin; je commentais ses contes, il commentait mon roman*», raconte cette ancienne compagne d'un membre de La Bottine souriante, qui fait une boulimie de correspondance depuis l'âge de 15 ans, avec des auteurs, des amis et même, pendant un temps, avec un militaire canadien en mission en Afghanistan.

La forme initialement retenue était d'ailleurs celle de l'échange épistolaire avec le mandoliniste qui hante le souvenir coupable d'Elie. Mais cette forme a glissé vers celle du journal intime, qui sied à son écriture elliptique, avalant les compléments comme les désirs de la narratrice, parce que ceux-ci sont encore confus, qu'elle n'arrive pas à les formuler, ou au contraire parce qu'ils brûlent d'évidence et que les nommer serait superflu.

Au bout de six mois de travail plus concentré, Roxanne Bouchard envoie donc sans trop y croire ce qui est encore un brouillon de roman au prix Robert-Cliche, la veille de la date limite d'inscription. «*J'avais besoin d'argent pour mes électroménagers!*», lance-t-elle en riant.

Si elle a dû retravailler un segment et retenir la bride de son imaginaire débordant qui emportait la cohérence du récit, le jury a retenu sa facilité à puiser dans les voix de la littérature québécoise qu'elle aime d'amour tendre, bien qu'elle regrette

VOIR PAGE F 2: BOUCHARD

malaise dans la québécoisité



ARGUMENT

NUMÉRO AUTOMNE 2005-HIVER 2006. En kiosque.

Abonnez-vous sur notre nouveau site : [www.revueargument.ca](http://www.revueargument.ca)

## LIVRES

ÉCHOS

## Forum sur l'édition

Le centre étudiant Erre d'aller propose, du 7 au 11 novembre, un Forum littéraire intitulé «L'autre visage de l'édition au Québec». Ce forum veut mettre tout particulièrement l'accent sur les pratiques alternatives en édition: revues étudiantes, maisons d'édition artisanales, fanzines, blogs, etc. Le tout placé dans une réflexion générale sur la situation de la littérature dans le système éditorial québécois. La programmation est disponible sur le site du centre ([www.erre-daller.com](http://www.erre-daller.com)) ou en composant le numéro (514) 279-5919. — *Le Devoir*

## Suzanne Jacob au Studio littéraire

Acclamée par la critique pour son magnifique roman *Fugueuses*, Suzanne Jacob en livre des extraits en compagnie du pianiste Pierre St-Jak dans le cadre du prochain Studio littéraire. L'auteure et le musicien montent sur les planches du Studio-théâtre de la Place des Arts pour un soir seulement, le mercredi 9 novembre à 19h30. La dame lira également quelques poèmes ainsi que le superbe conte *Le Dé en bois de chêne*. — *Le Devoir*

## Prix de traduction littéraire

Le prix John-Glassco 2005, décerné par l'Association des traducteurs et traductrices litté-

raires du Canada, est attribué cette année à Bernard Léger, pour sa traduction de l'anglais au français du recueil de nouvelles *Various Miracles* de Carol Shields, publié en 1985 à Toronto par la maison d'édition Stoddart. La traduction, intitulée *Miracles en série*, a paru à Montréal en 2004 chez Triptyque. Le prix, accompagné d'une bourse de 1000 \$, a été officiellement remis le 3 novembre, lors du congrès conjoint de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada et de l'American Literary Translators Association. — *Le Devoir*

## Les écrivains québécois-anglais boudés

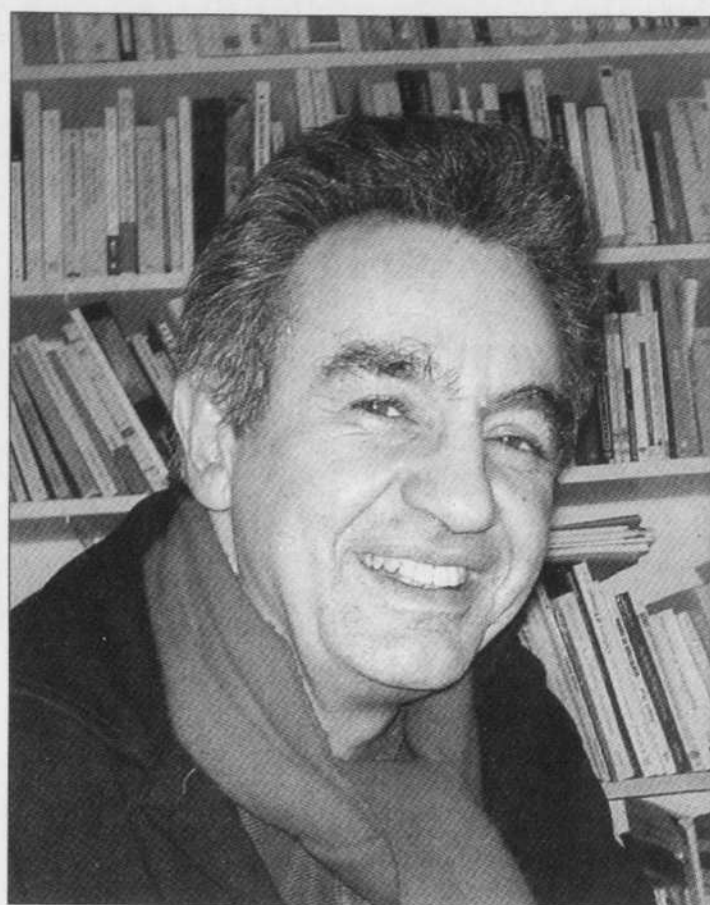
Une étude commandée conjointement par la Québec Writers Federation (QWF) et l'Association of English-Language Publishers of Quebec révèle que les écrivains de langue anglaise de la province sont souvent boudés par les critiques littéraires, les organisateurs et le reste du milieu du livre canadien. La QWF croit y voir le résultat de la vigueur de la littérature francophone, qui domine ainsi naturellement la scène. «La production littéraire vibrante de langue anglaise au Québec est en danger de devenir le secret le mieux gardé du Canada», a déclaré son président, Ian Ferrier. Pour remédier à la situation, l'association entend lancer une campagne promotionnelle pour accroître la visibilité régionale et nationale des écrivains de la minorité du Québec auprès de tous les acteurs du livre du Canada anglais. — *Le Devoir*

MARIE LABRECQUE

Seize ans après la tragédie, le massacre de Polytechnique a peu inspiré les artistes québécois (à ma connaissance, du moins). Comme si le sujet était encore trop sensible. Ou tabou. Le temps commencerait-il à faire son œuvre de réparation? Un projet de film est dans l'air. Quant à ce roman de Fulvio Caccia, il évoque la tuerie — sans la nommer, mais tous les repères sont là. Peut-être la distance géographique de l'exil permet-elle une plus grande liberté: poète récompensé par un prix du Gouverneur général du Canada (pour *Agnos*, en 1994), essayiste (*Les Connexions dangereuses* et *La République Métis*), cofondateur de la défunte revue transculturelle *Vice versa*, l'auteur italo-canadien vit en France depuis plusieurs années.

Tout comme d'ailleurs le personnage principal de *La Coïncidence*. Jonathan Hunt — qui était déjà le protagoniste de *La Ligne gothique*, premier roman de Fulvio Caccia — veut sous-louer son appartement. C'est ainsi qu'il fait la connaissance de Leila, une infirmière venue à Paris pour se recycler dans la mise en scène de théâtre. Le courant passe entre ces deux natifs de Ramonville (un anagramme de Montréal, bien sûr), ville qu'ils ont tous deux quittée au même moment.

Ce pourrait n'être qu'une banale histoire d'amour. Ou de sexe. Mais il y a autre chose. Truffée de sensations de familiarité, leur rencontre se joue comme un signe du destin. Les signes sont là, une cloche qui sonne inexplicablement, nos deux héros qui tombent dans un trou... «Désormais Jonathan a un but. Il sait confusément que l'issue est inéluctable comme les événements qui, un certain jour de décembre, l'ont poussé à partir. Leila agit tel un bain d'acide qui restitue sur le papier l'intensité des noirs, la saturation des pigments captés par la plaque photosensible de son corps.»



Fulvio Caccia vit depuis quelques années en France.

Entre Jonathan, «homme des limbes» qui a l'habitude de transcrire ses rêves, et Leila, qui connaît elle-même des flashes de déjà-vu, le récit possède dès le départ un ton entre l'onirisme et le réalisme. C'est assez nébuleux, écrit dans un style plutôt ampoulé («ne sont-ils pas tous les deux des êtres flottants, indétermi-

nés dans le flux et le reflux du temps; des exilés du réel?»), mais intrigant tout de même.

Toute cette construction sert à nous mener vers la révélation finale. Comme son titre l'indique, le récit repose sur une grosse coïncidence. Un hasard assumé par l'auteur, qui tire ici les ficelles comme un artisan du Destin.

Exilés de leur pays, de leur passé, mais aussi d'eux-mêmes, Jonathan et Leila cachent tous deux un secret douloureux, qu'ils ont cherché à oublier: leur

implication dans ce qu'ils découvrent être la même tragédie... La choquante confrontation de ces deux rescapés, qui vivent dans un état d'irréalité depuis un certain 6 décembre, leur permettra-t-elle de se libérer du drame? «Ce qui s'est noué, cette nuit de décembre 1989, peut enfin se dénouer en cette veille de Pentecôte», croit en tout cas Jonathan.

C'est le moment vers lequel tend le livre: les récits parallèles des événements. Les deux amants ont beau avoir vécu ce sanglant massacre chacun d'un côté différent de la barrière, ils partagent une chose: la culpabilité, le sentiment qu'ils auraient pu empêcher ou arrêter la tuerie s'ils n'avaient pas eu peur.

Fulvio Caccia conserve les grandes lignes de l'événement réel (le lieu, l'origine arabe du père de Marc Lépine, rebaptisé ici Thomas, etc.), tout en imaginant une histoire, une psychologie, des motivations au meurtrier. Il y a des moments forts — Jonathan témoin de l'horreur dans la salle de classe —, mais c'est plutôt troublant, cette réinterprétation d'un drame collectif et individuel à la sauce fictive.

Notez que la référence à la fusillade de Polytechnique apparaît tardivement dans le roman. Mais puisque le quatrième de couverture fait mention de la tristement célèbre date du 6 décembre 1989, il ne me semble pas dévoiler un punch en parlant de cet élément incontournable de l'histoire. Quant à la couverture du livre, disons qu'elle tue un peu le suspense quant à dénouement...

Collaboratrice du Devoir

LA COÏNCIDENCE

Fulvio Caccia  
Triptyque  
Montréal, 2005, 129 pages

**GIL COURTEMANCHE**

UNE BELLE MORT

De l'auteur de  
**Un dimanche à la piscine à Kigali**

ROMAN • 216 PAGES • 22,50 \$

**UNE BELLE MORT**

«Une langue précise et juste, un humour acéré, un trait rapide et nerveux qui capte l'émotion à fleur de pages [...]. *Une belle mort* porte la signature d'une voix libre, celle d'un écrivain, un vrai.»

Suzanne Giguère, *Le Devoir*

**Boréal**  
[www.editionsboreale.qc.ca](http://www.editionsboreale.qc.ca)

Photo: Dominique Thibodeau

Lancement de la bande dessinée de Loupi et Paul Toutant, chroniqueur culturel à Radio-Canada pendant plus d'un quart de siècle.



Aventures en Amérique française  
aux Éditions Art Global

Rendez-vous à la Librairie Monet le jeudi 10 novembre à 17h00  
R.S.V.P. (514) 337-4088 p. 213

Librairie Monet 2752, de Salaberry - Galeries Normandie  
Montréal, Qc - H3M 1L3  
(514) 337-4083 [www.LibrairieMonet.com](http://www.LibrairieMonet.com)

MICHAEL DELISLE

**Le sort de Fille**

«C'est quelqu'un qui est dans la maturité de son talent, et c'est avec beaucoup de plaisir que j'ai renoué avec lui.»

> Jean Fugère, *Radio-Canada* - Pourquoi pas dimanche

«L'écriture vive allant à l'essentiel de même que les dialogues incisifs et grinçants nous rappellent que Michael Delisle est l'un des meilleurs écrivains de sa génération.»

> Suzanne Giguère, *Le Devoir*

LEMÉAC

(514) 524-5558 [lemeac@lemeac.com](mailto:lemeac@lemeac.com)

## BOUCHARD

SUITE DE LA PAGE F 1

Place des Arts

Le Studio littéraire Saison 2005-2006

9 novembre 2005  
La Dernière Fugue de Suzanne Jacob  
Son œuvre foisonnante et polymorphe, a emprunté toutes les voies et toutes les voix.

Sous des dehors légers, elle soulève de très profondes questions sur la violence, sur la pensée et la liberté.

Tarif: 15 \$ par personne / 10 \$ étudiants  
Spécial abonnement: 6 spectacles pour seulement 75 \$  
Horaire complet: [www.pda.qc.ca](http://www.pda.qc.ca)

Billetterie: (514) 842-2112 / 1-866-842-2112 / [www.pda.qc.ca](http://www.pda.qc.ca)

Une production Les Captains de mots en collaboration avec Place des Arts

parfois, dans la plus récente, le manque d'audace dans la forme. «C'était important de m'inscrire dans la littérature de mon peuple.»

Ainsi, l'auteure multiplie les paraphrases, voire l'intertextualité, intégrant des petits pans d'Anne Hébert par-ci, des paragraphes de Louis Hamelin et de Geneviève de Guévremont par-là, citant aussi Miron à quelques reprises.

Contrairement à ce qui domine la nouvelle littérature, elle ne tire pas sa force d'une prise de parole au je, ni d'un récit fracassant ou impudique, modernité oblige, mais d'un enracinement solide dans son héritage, tant littéraire que folklorique, historique et géographique. À l'instar d'Elie, émue devant l'attachement à la lignée d'André. «Le sang des ancêtres bu jusqu'à la prière me trouble aussi et il me semble tout à coup que l'avenir est plus beau, tout rempli des promesses accomplies du passé.»

Mais vite, dans son flot de paroles vives et pleines de remous, le temps a filé, l'heure du couronnement approche et celui, aussi, de laisser aller ses personnages, ces amis imaginaires qui, après l'avoir reconfortée dans l'écriture, se cabrent maintenant pour prendre leur vie propre dans la tête des lecteurs.

Le Devoir

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

**La Chair et le Souffle**  
Revue internationale de théologie et de spiritualité

n°1  
**Présence du spirituel, croissance en humanité**

collaborateurs  
Lytta Basset  
Francine Carrillo  
Elaine Champagne  
Pierre-Luigi Dubied  
Michel-Maxime Egger  
Claire Godin  
Raymond Lemieux  
Jean-François Malberbe  
Félix Moser  
Jean Zumstein

114 pages, 15 dollars

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE Université Sherbrooke

## LITTÉRATURE

## Le cuisinier excentrique

Un bon suspense psychologique signé Pierre Fortin



Suzanne Giguère

Un cuisinier fortement ébranlé sabote son restaurant, abandonne sa vie, son métier, ses connaissances et disparaît. Après sa mort, l'homme qui n'a pas fait de vagues durant huit ans devient la cible d'un maraudeur et l'objet d'une enquête. L'intrigue n'est au fond qu'un prétexte pour parler d'autre chose. *L'homme qui n'avait pas de table* raconte l'histoire d'une obsession poussée à l'extrême qui prend des allures de dépression. L'écriture, toute faite de jeu et d'ironie, s'enracine ici dans un suspense archivistique et culinaire dont la finale donne froid dans le dos.

C'est en photographiant les graffitis sur les murs de l'autoroute Ville-Marie que Julie Landry remarque un itinéraire qui lui rappelle son père, qu'elle abandonne dans une institution. Guidée par des motivations obscures — une identité précaire, la culpabilité? —, elle suit le vieil homme dans ses pérégrinations.

Lorsque celui-ci meurt mystérieusement, elle entraîne son compagnon et ses amis dans une course-poursuite pour découvrir son identité. Des documents, des objets culinaires, des casseroles trouvés dans la cache d'une usine désaffectée, lieu de refuge du clochard, donnent lieu à des révélations pour le moins surprenantes.

À Montréal durant les années 1970, Jacques Lanthier, surnommé le Cook, dirige un restaurant clandestin mis sur pied par des étudiants en arts plastiques pour survivre. Ses parents lui ayant transmis très tôt le goût pour l'art de la table, le Cook nourrit

une ambition: réinventer la gastronomie et faire progresser l'art culinaire.

Quelques années plus tard, il projette d'ouvrir un restaurant. Soucieux de lui donner un cachet familial, il déambule dans les rues du quartier à la recherche d'accessoires et de livres de cuisine. Quand il met la main sur des livres enferrimés aux couvertures usées, «il flatte les reliures du plat de la main et hume les tranches pour les odeurs de papier et de colle séchée qui se mêlent aux fumets fragiles des ingrédients collés entre les pages».

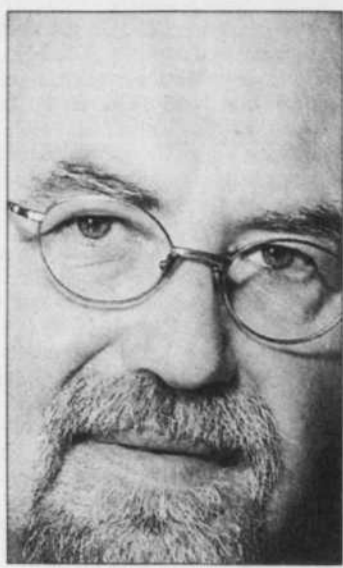
Son premier restaurant s'appelle *Le Prince de Miguasha*. En l'honneur du poisson préhistorique — chaînon évolutif important — dont les seuls spécimens connus ont été trouvés sur les rives de Miguasha, dans la baie des Chaleurs. Seuls les clients qui apprécient la bonne nourriture et les bons vins trouvent grâce aux yeux du chef.

Il est séduit par une cliente qui, une fois servie, se penche vers l'avant, ferme les yeux et hume profondément les foies blonds de volaille fondants qu'il a cuisinés. Il prend un plaisir fou à la regarder têter avec la pointe de la fourchette la sauce lisse et mousseuse qui accompagne le mets. Elle devient «sa goûteuse, son palais, ses papilles».

## Sources inédites

Ardent défenseur de la bonne chère, le cuisinier puriste déclare un jour: «Manger est une bataille à gagner.» Il choisit les mots qu'il déroule avec obstination. Il ridiculise en premier les régimes «designers», comme il les appelle, qui tirent profit de la minceur. Puis il pose un regard farouche sur «les capricieux, les polices du fromage, les végétariens inconscients» qui ne mangent pas de viande «pour sauver les animaux, nos frères».

Ceux pour qui toute nourriture apparaît suspecte provoquent sa colère: «S'il fallait écouter tous les alarmistes [...] il faudrait



Pierre Fortin

reculer l'horloge du temps, désacidifier la planète et éliminer une grande partie de la population. C'était logique, prétendait-il. S'il y avait moins de bouches à nourrir, il faudrait moins d'artifices pour produire du riz, des légumes ou du bétail.»

Le cuisinier de plus en plus intolérant, converti en «une sorte de terroriste de la table», juge désormais tous ses clients: «À la quatre, ils parlent tellement qu'ils ne goûtent rien. Ils n'ont même pas regardé les plats quand ils ont été servis [...] Il y avait trois hommes d'affaires, tout à l'heure, en costumes, cravates empestées, chemises de soie et souliers luisants, qui ont osé étaler des documents sur la table. Ils ont poussé les assiettes de côté et ont laissé les plats refroidir pendant qu'ils discutaient. Quand ils ont finalement mangé, ils ont fait la moue devant les sauces figées et les textures. Des ignares, des incultes, des sots. Ils ont même eu le culot de demander qu'on réchauffe leurs plats.»

L'enquête prend un tournant inattendu lorsque Julie Landry, en détective obstinée, découvre

que le cuisinier à la recherche de saveurs inédites, avide d'expérimentations nouvelles, se laisse entraîner par un dangereux aventurier dans un engrenage inquiétant qu'il n'arrive pas à stopper. Le couple s'enferme dans une étrange relation fusionnelle.

Le rythme devient lancinant, l'ambiance de plus en plus oppressante. Le grotesque cède à l'odieux. L'effroyable réalité de l'espèce humaine condamnée à se consommer elle-même décrite dans la nouvelle fantastique *Make Room*, de Harry Harrison, plane sur la fin du récit.

## Trop de pions sur l'échiquier

L'art de la narration est déterminant dans un roman. On aimerait demeurer suspendu à l'incroyable filature dans laquelle le romancier nous entraîne avec une intelligence classificatrice. Malheureusement, il sacrifie à ce procédé facile qu'est l'accumulation de détails superflus qui laissent souvent le lecteur sans appui, pour ne pas dire dans l'ennui. Trop de pions sur l'échiquier romanesque.

En dépit de ces faiblesses, *L'homme qui n'avait pas de table* reste un bon suspense psychologique, dans lequel le romancier n'a de cesse de tracer, de circonscrire les contours d'une névrose obsessionnelle avec une bonne dose d'ironie.

Pierre Fortin est professeur de littérature depuis 33 ans au Collège de Maisonneuve à Montréal. Il est également photographe et artiste visuel. *L'homme qui n'avait pas de table*, un suspense psychologique, est son deuxième roman.

## Collaboratrice du Devoir

## L'HOMME QUI N'AVAIT PAS DE TABLE

Pierre Fortin  
Québec Amérique,  
coll. «Littérature d'Amérique»  
Montréal, 2005, 288 pages

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Paris, PQ

Le «faux journal» de Lise Gauvin écrit au cours d'une saison récente passée dans la Ville lumière

CHRISTIAN DESMEULES

Autant pour le simple badaud que pour le littéraire, Paris restera toujours une source inépuisable d'émerveillement et de commentaires. C'est à cet exercice d'admiration que se prête Lise Gauvin, essayiste réputée et critique (collaboratrice du *Devoir*), professeure de littérature, au cours d'une saison récente passée dans la Ville lumière.

Déambulations, scènes de rue et de cafés, regards sur l'actualité littéraire française, revue de presse, comptes rendus d'expositions ou ordre du jour d'un colloque sur la littérature québécoise: la ville ne semble faite que de mots et de papier. «Paris est une ville qui s'écrit, que l'on écrit, décrit. Qui nous écrit aussi.» Des évocations parisiennes d'Anne Hébert, de Gaston Miron («Miron à Paris était un Miron presque heureux») et de Jacques Poulin traversent également ce faux journal écrit entre octobre et décembre 2003 à Paris.

Faux journal, en fait, puisque Lise Gauvin y reprend tel quel ou en les maquillant à peine de longs passages — qui n'ont parfois rien d'automnal — d'un autre *Journal de Paris (1991-1992)* qu'elle avait fait paraître en décembre 1993 dans la revue *Liberté*.

«Suis-je en voyage?», se demande-t-elle encore, douze ans après son dernier automne pari-

sien, tant le connu et le familier se fondent à l'étrangeté dans cette ville au cœur énigmatique. «J'éprouve le plus souvent à Paris un sentiment d'extrême précarité, toujours hantée par la perspective d'une catastrophe à venir. [...] Quoi qu'il en soit des affinités qui nous lient, je reste une étrangère dans cette ville dont une partie des codes m'échappe.»

## Collaborateur du Devoir

## UN AUTOMNE À PARIS

Lise Gauvin  
Leméac, coll. «Ici ailleurs»  
Montréal, 2005, 112 pages



Lise Gauvin

© JIM LEGO

**MARK ABLEY**

Mark Abley  
Parlez-vous BORO?  
Voyage aux pays des langues menacées

ESSAI = 408 PAGES = 27,95 \$

**PARLEZ-VOUS BORO ?**

Aux quatre coins du monde, il y a des langues qui sont en train de sombrer dans l'oubli. Mark Abley nous rappelle l'immense richesse culturelle que nous risquons de perdre ainsi.

**Boréal**  
www.editionsboreal.qc.ca

Photo: Todd Church

**Olivieri**  
Librairie • bistro

**SPECTACLE POLITIQUE DANS LA RUE, de la Renaissance à nos jours**

Visites officielles, funérailles, mariages princiers, entrées royales, défilés politiques, les fêtes et les manifestations reflètent les structures mentales de la société dont elles sont issues. Ancrés dans leur époque, les spectacles bouleversent, rompent l'ordre du quotidien le temps de l'événement, pour recréer un ordre propre à la manifestation.

**Le lieu de ce spectacle est la rue, lieu public à tous disponible.**

**Causerie avec :**  
Jean-Marie Apostolides,  
Littérature, Stanford University  
Martin Pâquet, Histoire, U. Laval

**ANIMATRICE :**  
Marie-France Wagner,  
Études françaises, U. Concordia

**Soirée organisée en collaboration avec le Groupe de recherche sur les entrées solennelles (GRES), Université Concordia.**

**OLIVIERI**  
Au cœur de la littérature

Mardi 8 novembre, 19 heures

Entrée libre  
5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges  
RSVP : 739-3639

**éditions Liber**  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Yves Boisvert, Georges A. Legault,  
Luc Bégin, Dany Rondeau, Jacques Beauchemin,  
André Lacroix, André C. Côté, Emilie Giguère

**Qu'est-ce que l'éthique publique?**

Qu'est-ce que l'éthique publique?

128 pages, 17 dollars

**Liber**

Les Presses de l'Université de Montréal

**Le livre avalé**  
Éric Méchoulan  
FINALISTE  
Prix du Gouverneur général

**Le vagabond stoïque**  
Paul Bleton et Mario Poirier  
FINALISTE  
Prix du Gouverneur général  
Prix Raymond-Klibansky

**Nicolas Perrot**  
Édition critique par Pierre Berthiaume  
Nicolas Perrot  
Mœurs, coutumes et religion des Sauvages de l'Amérique septentrionale  
FINALISTE  
Prix Raymond-Klibansky

**De la beauté comme violence**  
Michel Lacroix  
FINALISTE  
Prix Raymond-Klibansky

**Plaisirs de la prose**  
Laurent Mailhot  
LAURÉAT  
Prix de la revue Études françaises 2005

**PUM**  
www.pum.umontreal.ca

Université de Montréal

# LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

## Les piscines postcoloniales

MICHEL LAPIERRE

Décidément, les romanciers québécois, surtout s'ils sont aussi journalistes, semblent avoir un goût particulier pour les piscines d'Afrique. Après *Un dimanche à la piscine à Kigali* (2000), de Gil Courtemanche, voici maintenant *Katchanga*, de Gilles Gougeon, un roman qui pourrait s'intituler «Un dimanche à la piscine à Kampala».

Qui peut bien, dans la littérature québécoise, avoir inauguré le cycle romanesque des piscines d'Afrique, ces oasis occidentales d'un continent miséreux? Nul autre qu'un grand écrivain américain, méconnu au Québec mais secrètement québécois: Paul Theroux. Dès 1989, dans son roman *My Secret History*, Theroux racontait la jeunesse d'André Parent, natif de Lowell (Massachusetts), ex-servant de messe, ex-surveillant d'une piscine de Boston qui, en plongeant dans les abîmes coloniaux et postcoloniaux, tombait amoureux d'une Anglaise qui s'allongeait au bord d'une piscine de l'Ouganda.

Comme André Parent, le héros du roman de Gilles Gougeon est américain, mais il porte un nom moins original: Greg Robertson. Envoyé en Ouganda pour trouver la boîte noire d'un avion de son

pays qui s'est écrasé près du hameau de Katchanga, Greg se glisse, après le travail, dans la piscine de l'hôtel Sheraton à Kampala.

Il a invité Nisha, la belle Indienne occidentalisée, fan de Brad Pitt, à le rejoindre. «*Je n'ai pas de maillots*», a-t-elle dit. Mais Nisha se déshabille et entre dans l'eau. Elle a même, dans ses bagages, des pastilles d'ecstasy... On devine la suite.

**Malgré des facilités criantes, Katchanga de Gilles Gougeon reste une œuvre bouleversante**

Nisha, employée d'une société financière et pur produit de la mondialisation états-unienne, a connu Greg en lui parlant au bout du fil lorsqu'il était encore en Californie. En empruntant le nom international de Jane, elle lui téléphonait de l'Inde pour lui rappeler qu'il devait rembourser le solde négatif d'une carte de crédit. La voix de l'Américain l'a tellement ensorcelée qu'elle s'est envolée pour Kampala, comme dans les romans les plus romanesques.

Malgré les facilités criantes qui l'affaiblissent, *Katchanga*, qui témoigne d'une riche expérience journalistique, reste une œuvre bouleversante. En donnant la boîte noire à Greg, Sammy, chef de Katchanga, lui livre quelque chose d'infinitement plus précieux: la vérité de l'Afrique. Le sida a fauché un grand nombre d'adultes de la région. Dans le hameau, il ne reste qu'un jeune adulte:

Sammy. Il veille sur les enfants qui fabriquent des cercueils pour survivre.

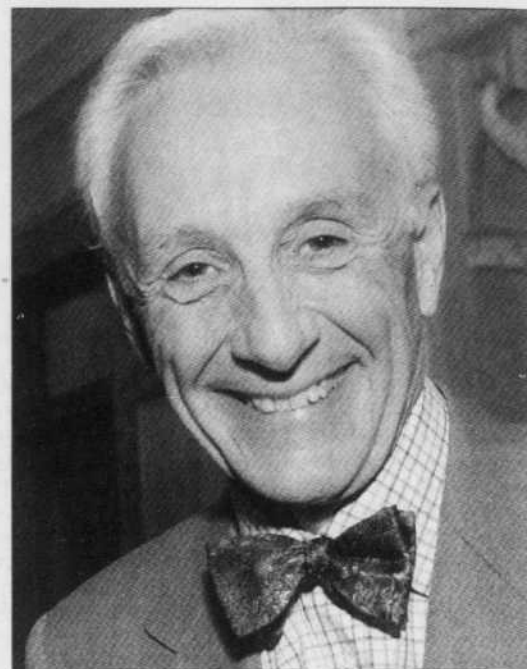
Devant ce spectacle, Greg devient un autre homme. Il s'empresse d'expédier la boîte noire aux États-Unis et ne songe qu'à faire creuser un puits pour que les enfants de Katchanga s'abreuvent plus aisément. Son sens de l'initiative déplaît à la bureaucratie ougandaise, qui décide d'installer ailleurs les habitants du hameau.

Greg retrouve Sammy, revêtu d'une longue robe blanche, au milieu d'un Katchanga désert. Sammy se dévêt: Sammy est une femme! Elle s'appelle Sarah. Dès l'âge de treize ans, on l'a travestie en garçon, car les hommes d'ici, explique-t-elle, croient qu'ils peuvent guérir du sida en délorant une vierge.

Cette croyance est ahurissante, mais Greg se rend compte que les dogmes que reflètent les piscines postcoloniales le sont davantage. Gilles Gougeon a senti qu'à Kampala, devant l'Afrique, la surface lisse de la piscine de l'hôtel Sheraton, sur face d'un écran pur comme le vide, révèle, en plus de l'illusion médiatique mondialisée, l'indifférence raffinée de l'Occident.

Collaborateur du Devoir

**KATCHANGA**  
Gilles Gougeon  
Libre Expression  
Montréal, 2005, 344 pages



Gilles Gougeon

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Une blessure de conscience

Sylvie Germain se penche sur l'identité allemande d'après-guerre

GUYLAINE MASSOUTRE

Sylvie Germain est une personnalité étonnante des lettres. Depuis vingt ans, elle décline «le livre des nuits» — tel fut son premier titre, gratifié d'emblée de six prix littéraires — avec une fine attention. On peut aimer ou non son engagement chrétien, sa vision profondément croyante de l'ordre secret du monde. On peut s'étonner, en conséquence, des miracles dont elle gratifie, en guise de consolation, les objets, les lieux et les êtres

de beauté touchés par la noirceur. Sa perception même d'un autre monde a des surgissements magiques, propres à surprendre.

Mais il est un point essentiel, à qui la lira, sur lequel elle rassemble l'opinion: sous l'angle de l'écriture, elle est incomparable. Est-ce parce que, avec *Magnus*, elle attaque de front, une fois encore, des questions essentielles? Est-ce parce qu'elle les porte à l'incandescence, rebondissant tant dans la forme que par les références, sans jamais perdre le fil ni le lecteur? Est-ce pour son audace et sa sagacité ou

pour son habileté à développer l'allégorie, sans avoir l'air de se montrer par trop savante?

Ce docteur en philosophie, née en 1954, romancière et Prix Goncourt pour *Jours de colère*, en 1989, souterrainement des larmes à un roc: au désordre, elle arrache des strates de vigueur; à l'absurde, des pans de mémoire; au non-sens, une musique qui résiste à la destruction. Résolument optimiste face à l'adversité, Germain fait advenir «le terrible et le merveilleux» des contes, dans lesquels les plus déshérités revêtent les parures somptueuses du destin.

Dans l'héritage occidental

Faut-il pour autant se taxer de naïveté, à suivre *Magnus*, une fiction qu'un ours en peluche dé-

clenche et qu'un essaim d'abeilles achève sur une note dansante, un ermite célébrant Notre-Dame-du-Vide devant une niche cambriolée? C'est inutile. Plutôt suivre l'imagination romanesque de Germain dans ses retranchements. Y trouver des images. Des constellations, qui fixent l'attention sur leur ballet innocent.

Un oursou aux yeux de diamants, un moine buissonnier, un couple s'entredéchirant au bord d'une falaise, une femme émechée laissant aller des lubies saugrenues, plusieurs traversées de continent... Qu'on les taxe d'extravagantes ou d'insolites, ces images bien disposées piègent la nécessité romanesque. Car *Magnus*, l'oursou, a prêté son nom à son proprié-

taire, un orphelin rescapé du cataclysme nazi et de son milieu, au moment de la débâcle hitlérienne. Il n'était pas du côté des victimes. Son père? Un suppôt du Reich, un fabricant de débris, en forme de cendres et d'ossements.

Sous les images, donc, une trame solide. Elle met au jour l'identité impossible, effacée, biaisée, honnie, refoulée, bref hideuse. Pourtant, ce désigné *Magnus*, le héros du drame, n'était qu'un enfant perdu, un jouet au milieu des passions malades. Mais, dans le désastre, la vie a des ressorts inattendus; Günter Grass ne les a pas épuisés dans *Le Tambour*, en 1959.

Selon Germain, elle réserve ses trésors à qui les cherche loin de la douleur irréversible des grands blessés. La joie, enfin pas tout à fait, une lumière éphémère récompense les intuitions les plus enfiévrées.

De l'épouvante à une certaine grâce

*Magnus* connaît ainsi plusieurs métamorphoses. À ses morts successives, des femmes hors du commun l'extirpent, parce que son intuition, son désir d'homme, son abandon au monde tel qu'une mémoire innommable l'a connu lui permettent de les entendre du néant.

Germain n'explique guère ses caractères secondaires. Sa symphonie, elle en garde la cohérence pour *Magnus*, le point focal. Le monde a beau être féroce, s'enflammer, exploser, s'engloutir avec tous ses biens, une vie saine est chaque jour «une page gommée, prête à être réécrite». Quelqu'un sera là, forcément, avec «un texte de rechange». Il

existe alors, on le constate, «un texte de revanche sur la mort».

Paradoxalement, Germain double un geste d'oubli par un acte de mémoire. Sans lourdeur, elle montre la réversibilité de toutes choses, la sortie du tunnel comme le précipice dans le noir. Son personnage tombe et se relève, jusqu'à son propre effacement dans l'âge. Dans une tradition de littérature slave, le sol s'effondre lorsqu'il apparaît sûr, sables mouvants, une fois substitué à l'instant. Mais la conduite en zigzag a ses voluptés que la dérive transforme en parade.

La Shoah hante la conscience de la romancière, mais sa connaissance des textes bibliques, des sagas nordiques, de la poésie germanique et de la littérature slave vient la travailler en rumeur de soutien. Les silhouettes humaines sont parfois précipitées un peu vite dans l'ordre des phénomènes dont le roman raffole: l'assassinat, le double jeu et le crime. Mais son goût des antithèses et des changements de plan — le roman est entrecoupé de fragments, de plans séquences, de notes — permet de respirer sur un autre plan que celui du réel bousculé par la profusion des terreurs exceptionnelles et quotidiennes. Elle appelle cela «des contre-courants». Ce sont autant des psalmodies que des rêves et des promesses tempérées de changement.

Collaboratrice du Devoir

MAGNUS

Sylvie Germain  
Albin Michel  
Paris, 2005, 277 pages

**MARC BRIÈRE**

**BABEL-QUÉBEC**

Démocratie, citoyenneté et mode de scrutin

**Démocratie, citoyenneté et mode de scrutin**

Un coffre d'outils indispensables à qui veut comprendre les grands débats en cours sur la démocratie et y participer efficacement.

ISBN : 2-89606-023-5  
24,95 \$ / 300 pages

En vente chez votre libraire  
www.varia.com

**Olivieri**  
librairie • bistro

**OLIVIERI**  
Au cœur des débats

Vendredi 11 nov. 19 heures

Entrée libre  
Réservations 739-3639  
5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

**DÉBAT SUR L'ALTÉRITÉ**  
DANS LE CADRE DES RENCONTRES  
*Accents du Canada français*  
ORGANISÉES PAR LE RÉCF

**ANTONIO D'ALFONSO**  
Auteur de *En Italiques*  
Éditions L'Interligne  
Écrivain, éditeur et poète, son roman *Un vendredi du mois d'août* a reçu le prix Trillium. Né à Montréal, il vit à Toronto.

**JEAN MOHSEN FAHMY**  
Auteur de *L'Agonie des dieux*  
Éditions L'Interligne  
Né au Caire, il a été tour à tour journaliste, professeur et haut fonctionnaire. Il est l'auteur de plusieurs essais et de trois romans.

**VITTORIO FRIGERIO**  
Auteur de *Naufragé en terre ferme*  
Éditions Prise de parole  
Professeur de langue et littérature françaises à l'université de Dalhousie de Halifax, il vit à Toronto.

**ANIMATEUR**  
STANLEY PÉAN

**LILI MAXIME**  
Ma chère Louisiane  
Tome 2  
**La Sang-mêlé du bayou**

Séance de signataires:  
Samedi, le 12 novembre  
de 15h à 16h30

**Renaud-Bray**  
succursale Champigny  
4380, rue St-Denis  
(514) 844-2587

REC F

Tome 1 **Oùragan sur le bayou** ★★1/2  
Surtout à cause du parler « cadjin » de Gérard LeBlanc. La Presse, 5 déc. 2004

**LAURÉATE DU PRIX FRANCE-ACADIE 2005**

**LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

**DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA**

VOLUME XV, DE 1921 À 1930

**RAMSAY COOK**  
general editor

**RÉAL BÉLANGER**  
directeur général adjoint

2-7637-8261-2  
1424 pages • 85 \$

Rédigées avec soin par 446 collaborateurs, les 619 biographies présentées dans ce volume racontent l'histoire d'une société complexe de plus en plus engagée dans les réalités du XX<sup>e</sup> siècle: la transformation de la population et le mouvement vers les villes, l'expansion du rôle des femmes, l'action politique des travailleurs, l'innovation technique, ainsi que les rapports à la fois conflictuels et convergents des deux grands courants nationalistes canadiens.

**Les Éditions PUL-IQRC**  
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305  
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pui

**Triptyque**  
www.triptyque.qc.ca  
triptyque@editionstriptyque.com  
Tél.: (514) 597-1666

Toutes nos félicitations à **Benoit Léger**  
lauréat du  
Prix de traduction littéraire John-Glassco  
et finaliste au  
Prix du Gouverneur Général

**Carol Shields**  
**Miracles en série**  
traduction de Benoit Léger  
nouvelles

**Triptyque**  
nouvelles, 232 p., 20 \$

LITTÉRATURE

# L'homme qui s'empêcha de vivre



Louis Hamelin

**J**e me souviens d'une longue nouvelle de Henry James lue, je crois, dans une anthologie. Trois personnages. Un jeune écrivain pur et ambitieux. Un romancier parvenu. Une belle jeune fille pleine d'esprit. Le romancier voit le jeune homme tomber sous le charme de cette demoiselle qui appartient à la meilleure société et constitue un parti rêvé et lui fait la leçon à peu près en ces termes: «Vous avez beaucoup de talent, jeune homme. Vous pourriez aller très loin, peut-être même jusqu'au sommet... Mais c'est un chemin solitaire. Vous devez trouver en vous le courage d'écarter les tentations, de renoncer, entre autres, au mariage. Car une fois encombré d'une famille, vous pourrez dire adieu à vos belles ambitions. Mais la route du succès, du génie et de la gloire s'offre à vous, et je donnerais tous mes livres pour être à votre place.» Le jeune auteur sent bien que l'écrivain mûr a raison. Il sacrifie donc son idylle avec la douce jeune fille et part à l'étranger. Lorsque, précédé de la rumeur de ses premiers succès, il revient quelques années plus tard, il trouve la belle jeune femme chez le romancier vieillissant. Elle est devenue sa maîtresse.

Imagine le plaisir que James a dû prendre à se projeter tour à tour dans ces deux personnages d'écrivains. Il était le jeune ambitieux prêt à sacrifier vie amoureuse et épanouissement sexuel à son désir de décrire le monde. Il fut aussi cet écrivain sagace et solitaire, lucide observateur des ressorts du cœur humain. Mais sans le cynisme, et surtout... sans la maîtresse, bien qu'il ait vécu entouré de femmes brillantes et dépensé une énergie mentale considérable pour les garder à distance. Hemingway disait qu'il écrivait comme une vieille femme. Il opposa à l'énergie américaine la sophistication de la culture

européenne, où il trouva la plupart de ses thèmes, loin de la vigueur intellectuelle et du provincialisme bostoniens qui virent prospérer son frère William (le philosophe). Exilé en Angleterre, fréquentant Paris, Florence et Venise, il ne connut pas la bohème fauchée de la fête parisienne des années 20, mais la colonie d'expatriés riches et d'artistes dilettantes qui occupait les palacios de Rome et de la Sérénissime et pratiquait le mécénat, entourée de domestiques. Mais ce qui frappe surtout à la lecture du puissant ouvrage que Colm Toibin vient de lui consacrer, c'est de constater à quel point James, comme Gabrielle Roy, répondit au défi que pose l'antagonisme du fameux couple vie-écriture (éternel dilemme dont la plupart des écrivains finissent par se dépêtrer tant bien que mal, sans rien résoudre...) en mettant en œuvre une capacité d'abnégation hors du commun. Arriver à concilier une vie mondaine active et une existence monacale consacrée aux lettres constitue en effet une espèce de tour de force dont la condition semble avoir été la censure de tout élan sentimental personnel, ce dont les lointains proches du romancier (l'oxymoron est de mise) auront à souffrir plus que lui-même. Portrait du gentleman en monstre. Son existence semble une condamnation radicale de tout abandon, de toute concession intime et spontanée à l'ordre inopiné des pulsions. Henry James s'est inventé une liberté surveillée qui, selon toute apparence, correspondait parfaitement à ses besoins.

Toibin fait commencer son roman biographique par un échec. Pendant que les brillantes saillies et la sublime vulgarité d'Oscar Wilde triomphent sur les planches londoniennes, *Guy Domville*, la pièce de James, est un four. Il a cinquante-deux ans, une œuvre derrière lui, et peut-être une devant. C'est cette tentative de reconstruction personnelle à travers le roman et la nouvelle, le mélange de doute et de discipline, de socialité et d'introspection, d'auto-ironie et de lâcheté affective, qui intéresse le «romancier qui écrit sur le romancier» et qui va suivre son personnage au cours des dernières années du dix-neuvième siècle et l'accompagner dans



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

Henry James (1843-1916)

ses nombreux voyages et ses éclatants retours sur le passé. Rares sont les livres qui nous entraînent aussi loin à l'intérieur des mécanismes de la création.

## Le Proust américain

Henry James est peut-être le Proust américain. Ou bien, c'est l'écriture de Toibin lui-même qui évoque le fantôme de la rue Hamelin, en plus limpide, en moins asthmatique syntaxiquement parlant, mais c'est la même subtilité pénétrante et attentive au moindre détour des mouvements de l'âme, le même éclairage de vérité arraché à une situation et jeté sur la page avec une évidence parfaite. C'est, surtout, la même conception totalitaire de l'œuvre comme ultime réalité appelée à prédominer, celle qui poussait le jeune Marcel comme le Henry James quinquagénaire du roman de Toibin à asservir l'instinct social à une fonction supérieure, forcé, même ambivalente et porteuse de malentendus. Éternelle question du roman, de cette entreprise de pré-dation sublimée en quête symbolique: l'être humain peut-il être réduit sans dommage à l'état d'un simple matériau, même noble?

Dans *Le Maître* comme dans la vie de Henry James, les cadavres s'accumulent et le romancier honore leur mémoire à défaut de pouvoir renverser le temps et les aimer vivants. Minny Temple meurt sans

avoir vu l'Italie, alors que James n'avait qu'à lever le petit doigt...

Et Constance, la grande amie, l'élue complice, qui finit par se fracasser sur le pavé vénitien parce que le cœur tordu du romancier, qui feint une commode cécité devant l'amour secret de sa confidente, trouvait compromettant d'aller la rejoindre. Pots cassés de l'œuvre, dont les éclats seront récupérés et recollés, transformés en cohérence. Dans cette vie où se succèdent les petites bassesses et les séances de travail, la honte érigée en système devient forteresse, la dissimulation, un état d'esprit. Toibin a respecté l'énigme que demeure la vie sexuelle de son sujet, qui, comme le héros de *Mort à Venise*, se laissera ému par la beauté masculine, occasion de nouveaux reculs. Fut-il un précurseur de cette nouvelle minorité et future sous-culture soi-disant non désirante? Il n'aura jamais suivi le conseil de cet ami bouleversé trop tard par la révélation de Paris: vivez avec intensité tandis que vous êtes jeune. Et j'ajouterais: ne vous laissez pas piquer vos maîtresses...

## LE MAÎTRE

Colm Toibin  
Traduit de l'anglais (Irlande)  
par Anna Gibson  
Robert Lafont  
Paris, 2005, 428 pages

POÉSIE

# Maestro bricole

THIERRY  
BISSONNETTE

**E**n rupture avec les habitudes de lecture québécoises, les Editions Le Quartanier proposent une approche résolument matérielle et antilyrique, ce qui n'est pas sans réveiller des appré-

hensions liées aux prétendus excès formalistes des années 70. Parmi les auteurs publiés, Steve Savage se démarque en participant autant à des périodiques d'avant-garde qu'à des revues plus conservatrices, sans rien céder à la lisibilité.

Entre *2X2* et son nouveau livre, *mEat*, on remarquera peu de différences stylistiques, puisqu'il s'agit d'une même stratégie de collage: patchwork hypertextuel, manège de citations, *mEat* fait de l'écriture une tuyauterie, tout en poursuivant une exploration pointue de la duplicité et des parallélismes. Le recueil lui-même est d'ailleurs double, alors qu'à mi-chemin la pagination redébuté avec «États, states» — attribué à l'alter ego Dessavage.

Plusieurs sens se bousculent dans le premier titre, qu'on prononcera d'abord «mEat» à l'anglaise. Alors qu'Alfred Hitchcock faisait venir ses acteurs sur le plateau en disant «Bring the meat», ce sont ici les mots qui sont poussés dans la mécanique livresque comme la chair dans un boudin, acteurs d'un cinéma qui les dépasse. Mais on peut aussi lire «mEat», ce que l'auteur permet par une majuscule ambiguë au E. Du latin *meatus* (passage), le méat désigne non seulement l'orifice de l'urètre, mais également la cavité intercellulaire des végétaux, ce qui fournit d'autres métaphores pour cerner l'écriture tout en joints de Savage.

Impossible à résumer, le livre a pour matériau deux mois du journal *Le Devoir* ainsi qu'une quinzaine de numéros du *Monde* diplomatique, à partir de quoi on assiste à une sorte de sculpture typographique guidée par de multiples contraintes. Devant le fil constant de l'actualité, l'auteur répond par des *cut-up* acrobatiques, élève sa machine à écrire contre la machine médiatique

Concrètement, cela donne d'abord des oppositions entre un extrait de dépêche — disposé en page gauche — et un poème elliptique (à droite), lequel est contre-attaque sémantique autant que digestion de l'événement: «*Le fil épuisé / la circonférence / La tête. / Le modèle réduit.*» Ce jeu de miroirs, la seconde partie l'effectue en confrontant deux séries faussement indépendantes, ce qui est enrichi par des références à la question israélo-palestinienne. Irréductible à ses parties, *mEat* doit être considéré dans son ensemble, large mouvement de dérivation et de permutations où se succèdent paronymes et homonymes. Ainsi, «*Socrate secrète l'arc, sans qu'on sache vers quel charnier son sac*», dira un lecteur contaminé.

Devant si extrême bricolage, il est facile de se moquer, voire d'ironiser en citant ce passage du poème *Épigrammes* de Louis Dudek: «*Le Canada possède la plus vaste littérature non lue du monde. Ce qu'elle manque en grandeur est compensé par son inaccessibilité.*» Mais ce serait là rejoindre l'engourdissement formel qui met la littérature en décalage par rapport aux autres disciplines artistiques, alors que Savage, pour sa part, fore un intéressant passage entre poésie et arts visuels.

Collaborateur du Devoir

## MEAT

S. Savage  
Le Quartanier  
Montréal, 2005, 106 pages

Une nouvelle maison d'édition québécoise voit le jour :  
**Christian Feuillette, éditeur**

**MIKADO**  
Andrée Gagné  
Préfacé par André Carpentier  
18,95 \$

**SAVITRI**  
Sri Aurobindo  
Traduit par Guy Lafond  
45,95 \$

collection SEISME  
Lancement officiel mardi 8 novembre 2005 à 18 h 00  
à la librairie Raffin 6330, rue St-Hubert, Montréal  
— entrée libre —

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

*Au-delà des frontières*

**L'ARCHITECTURE DES AMBASSADES CANADIENNES 1930-2005**

2-7637-5195-0  
246 pages • 30 \$

Marie-Josée Therrien

«... l'étude de ces quatre chancelleries met en lumière l'évolution des activités secrètes du monde diplomatique dans la seconde moitié du vingtième siècle. De plus, ces bâtiments sont les traces matérielles des contextes politiques, économiques et sociaux particuliers à chacun des deux pays engagés dans les processus de planification.»  
(Extrait du chapitre II: «Les chancelleries de la guerre froide»)

**Les Éditions PUL-IQRC**  
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305  
Lucie Belanger@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul

Découvrir

**Déserteurs et insoumis**  
Les Canadiens français dans les armées alliées (1914-1918)  
2-922865-19-3, 160 p., index, 11,95 \$

**Une élite en déroute**  
Les militaires canadiens après la Conquête  
ROCH LEGAULT  
2-922865-10-X, 160 p., index, 11,95 \$

**Dans la tourmente**  
L'armée canadienne alliée pendant la Seconde Guerre mondiale (1914-1918)  
2-922865-20-7, 186 p., cahier photos, index, 19,95 \$

**Incorporé de force dans la Wehrmacht**  
JEAN LEVOLVE  
2-922865-08-8, 240 p., 21,95 \$

**Survie aux tranchées**  
Les conditions de vie des soldats canadiens (1914-1918)  
PETER SAVERS  
2-922865-31-2, 306 p., photos, index, annexes, 27,95 \$

**Guide du maintien de la paix**  
2006  
JOCKYV ORLON  
2-922865-37-1, 296 p., 17,95 \$

**Billet pour le front**  
11 ans de vie des volontaires canadiens (1914-1918)  
2-922865-40-1, 384 p., cahier photos (32 pages), bibliographie, index, 27,95 \$

**Les tranchées**  
Les soldats canadiens (1914-1918)  
2-922865-30-4, 128 p., couverture rigide, 24 photos, 34,95 \$

**Athéna ÉDITIONS**  
Téléphone: (514) 278-6120  
Télécopieur: (514) 278-6120  
athenaeditions.net

# PALMARÈS LIVRES ARCHAMBAULT

QUEBECOR MEDIA

Résultats des ventes : Du 25 au 31 octobre 2005

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 <b>HARRY POTTER ET LE PRINCE DE...</b> J.K. Rowling (Gallimard)	1 <b>ASTÉRIX T. 33 LE CIEL LUN TOMBE...</b> R. Goscinny / A. Uderzo (Hachette)
2 <b>GOD SAVE LA FRANCE</b> Stephen Clarke (Nil)	2 <b>RECETTES DE JANETTE</b> Janette Bertrand (Libre Expression)
3 <b>COMME UNE ODEUR DE MUSCLES</b> Fred Pellerin (Planète rebelle)	3 <b>INDE, SUR LA ROUTE DES JEUNES...</b> Collectif (Sylvain Harvey)
4 <b>NOIR DESTIN QUE LE MIEN</b> Massoud Al Rachid (Leméac)	4 <b>PETTIT LIVRE DU SUDOKU</b> Peter Sinden (Hors-Collection)
5 <b>MEURTRES À LA CARTE</b> Kathy Reichs (Robert Lafont)	5 <b>LA VIE EN ROSE</b> Collectif (Remue-Ménage)
6 <b>LÉGENDES</b> Robert Littell (Flammarion Québec)	6 <b>ALIMENTS CONTRE LE CANCER</b> Richard Béliveau (Trécarré)
7 <b>ANGES ET DÉMONS</b> Dan Brown (JC Lattès)	7 <b>RENÉ LÉVESQUE T. 4: L'HOMME BRISÉ</b> Pierre Godin (Boréal)
8 <b>ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR</b> Francine Ruel (Libre expression)	8 <b>100 SUDOKU</b> Wayne Gould (First)
9 <b>LE SOUFFLE DES DIEUX</b> Bernard Werber (Albin Michel)	9 <b>LE GUIDE DE L'AUTO 2006</b> Collectif (Trécarré)
10 <b>UNE BELLE MORT</b> Gil Courtemanche (Boréal)	10 <b>SUDOKU</b> Sylvain Landry (Homme)

LIVRE DE POCHE	NOUVEAUTÉ ANGLOPHONE
1 <b>BOIS TON THÉ FORT, TU VAS PISSER...</b> Fred Pellerin (Sarrazine)	1 <b>A BREATH OF SNOW AND ASHES</b> Diana Gabaldon (Doubleday Canada)
2 <b>DA VINCI CODE</b> Dan Brown (Pocket)	2 <b>STATE OF FEAR</b> Michael Crichton (Harpercollins)
3 <b>UN PETIT PAS POUR L'HOMME</b> Stéphane Dompierre (Québec Amérique)	3 <b>UNEXPECTED BLESSINGS</b> Barbara Taylor Bradford (St. Martin's Press)
4 <b>UN DIMANCHE À LA PISCINE À KIGALI</b> Gil Courtemanche (Boréal)	4 <b>TWISTED</b> Jonathan Kellerman (Ballantine)
5 <b>ET SI C'ÉTAIT VRAI</b> Marc Lévy (Pocket)	5 <b>ECHOES</b> Danielle Steel (Dell)
6 <b>DERNIER CONTINENT</b> François Avard (Intouchables)	6 <b>KNIFE OF DREAMS</b> Robert Jordan (Tor)
7 <b>L'ALCHIMISTE</b> Paulo Coelho (Livres de poche)	7 <b>LONDON BRIDGES</b> James Patterson (Warner Books)
8 <b>HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix</b> J.K. Rowling (Gallimard)	8 <b>STAR WARS: LABYRINTH OF EVIL</b> James Luceno (Ballantine)
9 <b>HISTOIRE DE PI</b> Yann Martel (XXZ)	9 <b>PRIDE AND PREJUDICE</b> Jane Austen (Penguin)
10 <b>BELLE DU SEIGNEUR</b> Albert Cohen (Gallimard)	10 <b>FREEDOMLAND</b> Richard Price (Dell)

# ESSAIS

AUTOBIOGRAPHIE

## Retour à la grande époque

JEAN DION

Ce serait verser dans le poncif de circonstance que de noter que les bouquins sur le sport donnent rarement de la grande littérature. Cela est particulièrement vrai de l'«autobiographie» d'athlète — écrite par quelqu'un d'autre, en fait —, genre aussi foisonnant que dépourvu d'originalité, cantonnée la plupart du temps dans le récit longitudinal, truffé d'anecdotes de vestiaire, de rappels lancinants de matchs ayant sombré depuis longtemps dans le plus parfait oubli et de portraits approximatifs de personnages, le coéquipier, l'entraîneur, le journaliste, qui n'ont que le mérite d'avoir côtoyé l'auteur dans son parcours du combattant.

Bien entendu, il y a des exceptions. Viennent immédiatement à l'esprit *Ball Four*, de Jim Bouton, tableau découpant et irrévérencieux de joueurs de baseball déboulinés de leur socle de légendes vivantes, ou *The Game*, de Ken Dryden, regard pénétrant sur le hockey et son histoire, l'esprit de corps, le sens de la victoire, la vie quoi. Ceux-là ont su rompre avec le modèle préfabriqué où s'épanche l'ego surdimensionné convaincu que son histoire vaut la peine d'être racontée du seul fait qu'il est, ou était, meilleur que les autres pour attraper un ballon, frapper une balle ou balancer une rondelle dans la lucarne.

Avec Jean Béliveau qui republie ses mémoires en les mettant à jour, on s'attaque, il va sans dire, à un énorme morceau. Voici, juste derrière le Rocket, le numéro 2 des fantômes du Forum, l'un des derniers représentants vivants de la grande époque — il démarre d'ailleurs son récit en prenant la mesure du temps qui fuit par le rappel de tous ses collègues disparus. Voici aussi, et peut-être surtout, l'incarnation de la classe, de la dignité, du sens de l'honneur, du fair-play, de l'esprit d'équipe, de la loyauté, bref d'un peu tout ce qui fait défaut au sport professionnel moderne, mi par l'appât du gain et constellé de figures qui se croient plus grosses que le jeu lui-même. S'il vous arrive de chercher quelqu'un qui ait quoi que ce soit à redire sur le compte de Jean Béliveau, partez en ayant en tête que vous chercherez très longtemps.



Le 1<sup>er</sup> mai 1965, Jean Béliveau célèbre la treizième coupe Stanley de l'histoire du Canadien.

Aussi se dit-on, avant même d'ouvrir *Ma vie bleu-blanc-rouge*, que pour du croustillant, de la controverse, il faudra repasser. Mais qu'il y aura tout de même un plaisir indéniable à plonger dans le glorieux passé, à passer en revue la liste des noms qui ont bercé notre enfance ou celle de nos parents, de Dickie Moore à John Ferguson, de Jean-Guy Talbot à Yvan Cournoyer, de Bert Olmstead à Boom Boom Geoffron, à se faire raconter par un bon vieux monsieur comment lui et d'autres en sont venus à acquérir le statut de mythes et

à canaliser toute l'effervescence d'une société alors en train de découvrir qu'elle existe.

### Le «gentil géant»

Pendant une bonne partie de sa vie, le Gros Bill a dû trainer le sobriquet de «gentil géant» qui, du fait de sa carrure et de sa puissance, a moins besoin que les autres de faire preuve de détermination au jeu. Cette critique voilée, que le principal intéressé récuse, donne lieu à des passages intéressants du bouquin, parce que

le fait est méconnu: Jean Béliveau a, au début des années 1960, été malmené par la presse, voire par certains amateurs. Allez, on le cite.

«J'aurais dû m'attendre à ces sauvages campagnes de presse. Les médias montréalais se font une rude compétition. Il me semble d'ailleurs que cette rivalité est aujourd'hui plus féroce que jamais. Elle a déjà provoqué le départ de deux entraîneurs du Canadien au cours de la présente époque, soit Jacques Lemaire et Pat Burns, qui ont ensuite remporté des coupes Stanley avec les Devils. Les journalistes ont un travail à faire, qui consiste à vendre des journaux et des revues ou à assurer un auditoire à la télévision et à la radio. Plus la nouvelle est sensationnelle et terrifiante, plus elle va attirer et retenir l'attention. Mais à Montréal, il semble parfois qu'on exagère. Quand je vois des nouvelles sportives insignifiantes faire la une en gros caractères, je ne peux m'empêcher de penser souvent qu'il y a des événements infiniment plus importants qui se produisent dans le monde.» Et vian. Il faut le dire, Jean Béliveau est demeuré un observateur attentif de la scène sportive, et son regard aiguisé procure plusieurs belles pages.

Étrangement, *Ma vie bleu-blanc-rouge* est une traduction de l'anglais puisque Béliveau s'est adjoint, pour le rédiger, le concours de Chrystian Goyens et Allan Turowetz, déjà auteurs, au milieu des années 1980, d'une histoire du Canadien de Montréal. Il en résulte certaines phrases de construction douteuse, quelques erreurs de syntaxe et la présence d'anglicismes, mais l'agacement reste mineur. Ce sont d'ailleurs Goyens et Turowetz, si ma mémoire ne défaille pas, qui soulignaient que «l'histoire est quelque chose qui n'est jamais arrivé, raconté par quelqu'un qui n'était pas là». Jean Béliveau, lui, était là, et il n'y avait que six équipes, et ils jouaient avec pas de casque. Oui, c'était la grande époque.

Le Devoir

### MA VIE BLEU-BLANC-ROUGE

Jean Béliveau, Chrystian Goyens et Allan Turowetz  
Hurtubise BMH  
Montréal, 2005, 357 pages

BEAUX LIVRES

## Compagnons de la neige

MICHEL BÉLAIR

On les voit moins en ville qu'à la campagne, évidemment, mais ils restent quand même là tout l'hiver. Ils sont d'ailleurs beaucoup plus nombreux qu'on ne le pense et, si on prend le temps de bien les regarder, on pourra découvrir leurs habitudes tout autant que leurs parures d'hiver. Mésanges, parulines, junco, bruants, orioles et cardinaux, geais bleus, sittelles, rosepins et chardonnerets, ils sont tous là, et d'autres encore, braves, toutes plumes gonflées pour résister aux assauts du vent et de la neige.

Dans une série de remarquables peintures et croquis, Robert Bateman propose ici aux enfants des façons simples d'attirer puis de re-

connaître ces résistants petits compagnons qui passent avec nous les longs mois d'hiver. On apprendra aussi beaucoup de choses sur eux, par exemple pourquoi les oiseaux reviennent chez nous l'été après avoir passé l'hiver au chaud ou encore comment et où ils se logent quand souffle la tempête. Vous verrez, c'est un petit album irrésistible qu'on voudra offrir à tous les enfants qui commencent à s'intéresser à ce qui se passe ailleurs que sur l'écran de la télé...

Le Devoir

LES OISEAUX  
DE MON JARDIN  
Robert Bateman  
Éditions Scholastic



## Pour l'amour de l'hiver

MARTINE LETARTE

Après plus de 30 ans de carrière, l'explorateur Bernard Voyer s'est décidé à publier un livre témoignant, en mots et en images, de ses aventures dans les coins les plus froids et les mieux cachés du monde. Alors que l'hiver s'appête à cogner à nos portes, l'explorateur souhaite nous transmettre sa passion pour le froid avec *Aniu. Du flocon de neige à l'iceberg*.

Difficile de trouver des mots pour décrire les photographies de l'explorateur polaire et alpiniste Bernard Voyer. Prises sans lumière artificielle et sans filtres correcteurs, ses images nous donnent presque envie d'affronter les grands froids pour admirer, de nos propres yeux, ces paysages à couper le souffle. «Lorsque je vois ces choses magnifiques, j'ai l'impression qu'elles ne m'appartiennent pas. Je me dis toujours que ce serait dégueulasse de ne pas les partager avec les gens», affirme Bernard Voyer, en entrevue au Devoir.

L'ouvrage s'ouvre sur un petit mot de Gilles Vigneault et le texte de sa chanson *Le Nord du Nord*. Dans la version anglaise, la préface



SOURCE NÈVE ÉDITEUR

Bernard Voyer

a été écrite par le tout premier homme à avoir atteint le sommet de l'Everest, sir Edmund Hillary. Pour l'écriture de ses textes, M. Voyer a dû prendre le temps de s'asseoir, une chose peu naturelle pour le grand aventurier. Dans des textes parfois très personnels, parfois plus techniques, l'explorateur touche à plusieurs sujets qu'il a en tête depuis des années. Entre autres, il attire l'attention de ses lecteurs sur les glaciers du mont Kilimandjaro, en

Afrique, qui, selon les scientifiques, auront complètement fondu d'ici 15 ou 20 ans. «Comment se faire à l'idée que bientôt, cet unique spectacle prendra fin, que le rideau tombera sur les glaces du Kilimandjaro? Comment ferons-nous pour les oublier?»

En inuktitut, *aniu* signifie «la neige qu'on peut faire fondre pour boire». Séparé en cinq chapitres («Neige», «Banquise», «Inlandsis», «Glacier» et «Iceberg»), le livre fait voyager le lecteur aux quatre coins du monde. Pour pouvoir le publier comme il l'entendait, Bernard Voyer a fondé sa propre maison d'édition, Nève, avec sa conjointe Nathalie Tremblay. «Cet ouvrage a exigé un engagement complet de ma part. J'ai tout donné pour ce projet et c'est pourquoi, même si ma conjointe n'est pas d'accord, j'ai toujours dit que je ne ferais qu'un seul livre dans ma vie.»

Collaboratrice du Devoir

ANIU. DU FLOCON  
DE NEIGE À L'ICEBERG  
Bernard Voyer  
Nève éditeur  
Montréal, 2005, 208 pages

**Livres et bandes dessinées**  
Neufs et d'occasion  
Sur le campus UQAM,  
à deux pas de la Grande Bibliothèque  
**514.288.4350**  
Angle de Maisonneuve et St-Hubert

Je vous offre les plus beaux livres, bi et cd d'occasion à une fraction du prix du neuf!

**BOUQUINERIE SAINT-DENIS**  
4075, rue St-Denis, angle Chabot 288-5567

**la BOUQUINERIE du plateau**  
799 Mont-Royal, angle St-Hubert 523-5628

**LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

*Le rêve et la forêt*  
Histoires de chamanes nabesna  
Marie-Françoise Guédon  
Collection Sociétés, cultures et santé  
dirigée par Francine Saillant  
2-7637-8070-9  
616 pages • 40 \$

**HISTOIRE DES AVENTURIERS FLIBUSTIERS**  
Alexandre-Olivier Exquemelin  
Établissement du texte, glossaire et index par Réal Ouellet  
Introduction et notes par Réal Ouellet et Patrick Villiers  
2-7637-8249-3  
600 pages • 40 \$

**Les Éditions PUL-IQRC**  
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305  
Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca  
www.ulaval.ca/pul

**Les Éditions du Noroît**  
Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre

**Jonathan Lamy**  
Le vertige dans la bouche

**Claude Latendresse**  
Un bruit sourd entre les choses

stand 1076

www.lanoroit.com

**ROXANNE BOUCHARD**  
PRIX ROBERT-Cliche DU PREMIER ROMAN 2005

*Whisky et paraboles* est le journal d'Élie, une jeune femme qui décide de tout quitter pour aller s'installer au fond des bois. Mais voilà, il y a ses nouveaux amis de la place, et surtout Agnès, une petite fille de huit ans. Élie parviendra-t-elle, grâce à eux, à commencer un nouveau chapitre de sa vie?

ROXANNE BOUCHARD  
Whisky et Paraboles

QUEBEC LOISIRS CSQ vlb éditeur

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## La face lumineuse du sphinx



Louis Cornellier

« **S**phinx aux stratégies fumeuses, éminence grise, Talleyrand aux fidélités politiques ambiguës, fin stratège, Machiavel de salon, deus ex machina de la "politique étrangère" du Québec, taupé fédéraliste, les surnoms et qualificatifs pullulent, les avis divergent et le mystère demeure entier: qui est donc Claude Morin? », se demande l'historien Jean Décaray en ouverture d'un essai intitulé *Dans l'œil du Sphinx. Claude Morin et les relations internationales du Québec*.

Est-il, comme d'aucuns l'ont prétendu en apprenant qu'il avait entretenu des relations avec la GRC, un traître? At-il, oui ou non, avec son approche pragmatique et sa stratégie étapistes, desservi les intérêts du Québec? Pour René Lévesque, la réponse était clairement non. Pour le biographe et journaliste Pierre Godin, la même conclusion s'impose: «[...] l'épisode de la GRC ne jette pas de doute sur les convictions indépendantistes du père de l'étapisme, même si son concept de souveraineté est plutôt éloigné de celui de Jacques Parizeau. » Jean-François Lisée, enfin, confirme ce jugement: « Moi, je suis de l'école qui pense que Claude Morin a proposé les étapes les plus susceptibles de mener à la souveraineté. »

Avant, toutefois, de devenir le père contesté de l'étapisme, Morin, à titre de sous-ministre du ministère des Affaires intergouvernementales, a joué un rôle important dans le développement des relations internationales du Québec. C'est d'ailleurs essentiellement à ce rôle qu'est consacré l'essai de Décaray, qui en profite au passage pour réhabiliter

délicatement l'œuvre entier du mandarin de Sainte-Foy.

« *Homme simple aux goûts frugaux* », écrit le chercheur, Morin a développé son goût du vaste monde à la petite école des bonnes sœurs et son amour de la langue française au collège des frères. Détenteur d'une maîtrise en économie de l'Université Laval et d'une autre, en bien-être social, de l'université Columbia à New York, il se lance dans l'enseignement à la fin des années 1950. Le monde politique, toutefois, le récupérera rapidement.

D'abord rédacteur de discours pour Jean Lesage, il s'impose, par ses compétences, comme son conseiller et accepte finalement le poste de sous-ministre au nouveau ministère des Affaires fédérales-provinciales. Stimulé par une France gaulliste qui, à l'époque, veut entre autres se servir du Québec pour « redonner à la vieille France cette "grandeur" perdue sur les champs de bataille », conscient du « vide juridique [qui] subsiste autour de la conduite des affaires étrangères » au niveau fédéral, le Québec de la Révolution tranquille entend s'ouvrir sur le monde pour raffermir sa personnalité.

Avec ces pionniers que furent les politiciens Lapalme, Lesage, Gérin-Lajoie et Pierre Laporte, de même que les technocrates Arthur Tremblay, Jacques Parizeau et André Patry, Claude Morin appartient à cette équipe de choc qui, au nom de la doctrine Gérin-Lajoie affirmant le prolongement international des compétences provinciales du Québec, lancera le Québec dans le monde par l'établissement de délégations à l'étranger et par des signatures d'ententes internationales.

### Indispensable

Brillant stratège et, même s'il n'aime pas trop les mondanités et les voyages, remarquable diplomate, Morin, qui se trouve au cœur de ces opérations, se rendra indispensable au point où Daniel Johnson, Jean-Jacques Bertrand et Robert Bourassa le maintiendront en poste. Devenu sous-ministre du

ministère des Affaires intergouvernementales sous Johnson, Morin, pour qui le statut du Québec dans la fédération est directement relié à ses activités internationales, devra entre autres composer avec un gouvernement central qui « revendique la totale gouverne des affaires extérieures ». Sous Johnson, il aura le champ libre, mais, ensuite, sous Bertrand et Bourassa, plus conciliants avec Ottawa, il devra y aller plus doucement.

Quand il se joindra finalement au PQ en 1972, Morin se consacrera principalement à donner de la crédibilité à un projet qui fait peur à plusieurs. Ce sera, bien sûr, le sens de la stratégie étapistes qui, en dissociant la prise du pouvoir de l'accession à la souveraineté, vise à rassurer les Québécois et à faciliter, éventuellement, la reconnaissance internationale du Québec souverain. Ce sera aussi le sens de ses interventions en faveur d'une politique de défense réaliste (adhésion au NORAD et à l'OTAN) plutôt qu'une approche pacifiste et antimilitariste) et celui de son approche prudente des relations internationales.

Il fallait alors, selon Morin, y aller doucement en matière d'activisme international et se concentrer sur les États-Unis, qu'il s'agissait d'amadouer. Cette stratégie, très contestée dans les rangs du PQ, a néanmoins connu un certain succès selon le politologue Louis Balthazar. « Selon lui, le gouvernement du Québec a réussi à faire comprendre grosso modo aux Américains que, même s'ils n'appuyaient pas d'emblée l'indépendance du Québec, le Québec préférerait qu'ils s'abstiennent de s'ingérer dans le débat et qu'advenant l'indépendance, leurs relations demeurerait au beau fixe. » Succès relatif, conclut Balthazar, mais succès tout de même puisque les interventions américaines, en 1980, furent nettement plus rares que celles de 1995. Le résultat référendaire, toutefois, ne fut pas à l'avenant.

Cet ouvrage, qui se clôt sur cet épisode, vise donc surtout à rendre justice au Claude Morin

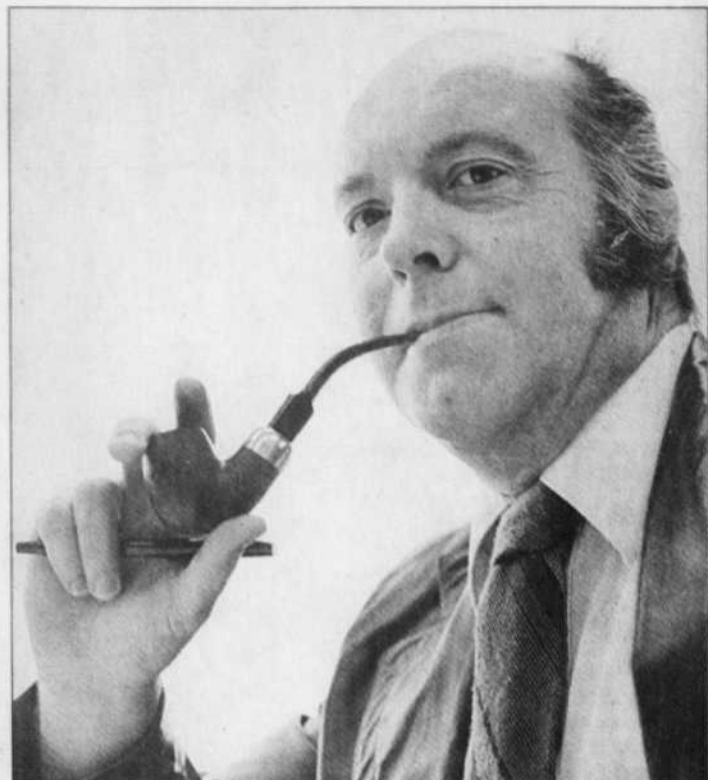
diplomate qui a contribué au développement des relations internationales du Québec. Pour Louis Balthazar, qui en signe la préface, ce prudent hommage est pleinement mérité puisque Morin fut « l'un des principaux architectes de la construction de la modernité québécoise ». Si l'on tarde à le reconnaître, ajoute-t-il, c'est tout simplement que « les utopistes qui ont conçu de grands projets irréalisables et non réalisés fascinent bien davantage que les patients constructeurs d'œuvres permanentes ». Décaray a choisi d'explorer la face lumineuse du sphinx, laissant à d'autres le défi de montrer qu'elle ne résume pas le personnage.

Collaborateur du Devoir

[louiscornellier@parroinfo.net](mailto:louiscornellier@parroinfo.net)

DANS L'ŒIL DU SPHINX

CLAUDE MORIN ET LES  
RELATIONS INTERNATIONALES  
DU QUÉBEC  
Jean Décaray  
VLB  
Montréal, 2005, 248 pages



ARCHIVES LE DEVOIR

Claude Morin en 1975, peu avant la victoire du Parti québécois.

Les Éditions du Noroît

Prix du Gouverneur Général (finalistes)



[www.noroit.com](http://www.noroit.com)

Marc André Brouillette	M'accompagne	François Dumont
		Brisures

BOMBARDIER

DENISE BOMBARDIER

Voici un nouveau recueil de chroniques de Denise Bombardier, journaliste et auteure connue dans toute la francophonie. Ses prises de position provoquent souvent des réactions passionnées, mais elle ne craint pas la polémique et recherche avant tout le débat d'idées.

Sans complaisance

vlb éditeur  
[www.edvib.com](http://www.edvib.com)

Découvrez nos nouveautés

BIOGRAPHIES et ESSAIS

Accents  
du Canada français



EN ITALIQUES  
Antonio D'Alfonso  
Editions L'Interligne



LE CHÂTEAU DE SABLE  
Pierre Chatillon  
Éditions David



AU PAYS DE GABRIELLE ROY  
Annette Saint-Pierre  
Éditions des Plaines

RÉCF

[www.recf.ca](http://www.recf.ca)  
14 éditeurs sous une même bannière



L'OMBUDSMAN DE RADIO-CANADA  
Protecteur du public ou des journalistes ?

Marc-François Bernier

2-7637-8212-4 • 264 pages • 30 \$

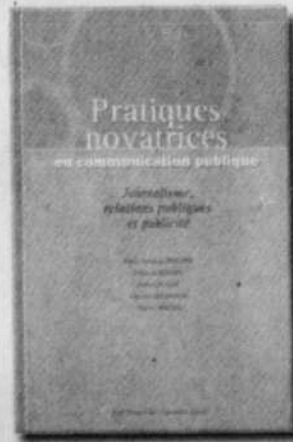


INTERNET,  
UNE UTOPIE LIMITÉE  
Nouvelles régulations, nouvelles solidarités

Sous la direction de  
SERGE PROULX  
FRANÇOISE MASSIT-FOLLEA  
BERNARD CONEIN

2-7637-8119-5 • 352 pages • 30 \$

Hors collection



Pratiques novatrices  
en communication publique  
Journalisme, relations publiques et publicité

Marc-François BERNIER  
François DEMERS  
Alain LAVIGNE  
Charles MOUMOUNI  
Thierry WATINE

2-7637-8279-5 • 186 pages • 22 \$



LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL - LES ÉDITIONS DE L'IQRC  
Tél. (418) 656-2131 poste 10996 • Téléc. (418) 656-3305 • [Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca](mailto:Lucie.Belanger@pul.ulaval.ca)  
[www.ulaval.ca/pul](http://www.ulaval.ca/pul)

## LIVRES

BIOGRAPHIE

## Edmond de Nevers, un précurseur

MARCEL FOURNIER

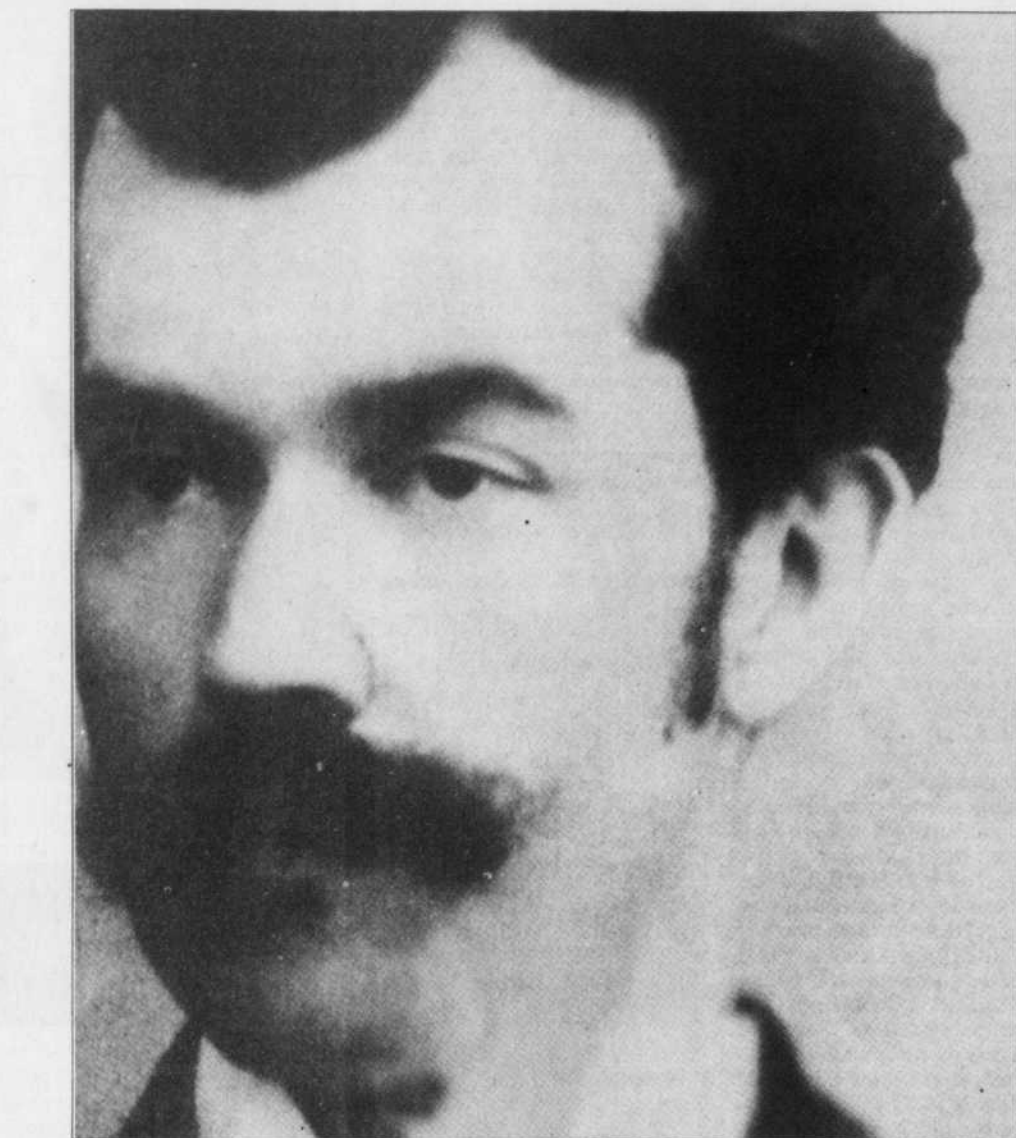
Séjours à Berlin (1888-1890), puis à Paris (1890-1900), voyages à travers l'Europe et l'Afrique du Nord, maîtrise de plusieurs langues (anglais, allemand, italien, espagnol), violoniste, connaissance approfondie des sciences sociales et humaines: voilà un itinéraire étonnant pour un jeune écrivain, qui, né à Baie-du-Febvre dans une famille d'agriculteurs, va écrire deux essais très importants: *L'Avenir du peuple canadien-français* et *L'Âme américaine*. D'Edmond de Nevers, Fernand Dumont écrivit: «Il est le penseur le plus important de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et peut-être jusqu'à la guerre.»

## Un intellectuel moderne

Qui donc est Edmond de Nevers? «Bien malin celui qui, aujourd'hui, serait capable de le dire», écrit Jean-Philippe Warren, qui se donne comme objectif de percer «un halo de brume et de mystère» qui entoure ce personnage hors du commun qui peut être considéré comme un précurseur des sciences sociales au Québec. Chercheur prolifique et professeur de sociologie à l'université Concordia, Warren est l'auteur d'un ouvrage sur la *Tradition sociologique du Québec francophone*. Son *Edmond de Nevers* se veut à mi-chemin entre la biographie proprement dite et l'analyse critique des écrits.

De la vie d'Edmond de Nevers, on apprend beaucoup de choses: une enfance dans une famille de treize enfants, un frère Lorenzo qui émigrera comme lui en Europe pour faire une carrière de peintre, des études classiques au séminaire de Nicolet, des lectures, l'influence de ses professeurs, une formation en droit dans un bureau d'avocats à Trois-Rivières, de longs séjours en Europe, l'établissement de la famille Boisvert-de Nevers en Nouvelle-Angleterre, le projet d'un roman de mœurs politiques, une longue maladie (due à la syphilis). Nevers nous apparaît comme un jeune homme sensible, aux bonnes manières et à la belle élocution, qui aurait attrapé la «maladie du siècle, le spleen». Léon Gérin admirera chez lui l'«ardent patriotisme» et la «faculté remarquable d'observation». Nevers deviendra un intellectuel moderne, cosmopolite, ouvert aux diverses cultures et savoirs, cosmopolite, et qui se donnera comme mission de comprendre les transformations que traversent les sociétés occidentales à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Un destin d'autant plus singulier qu'il est marqué par l'échec: «Une impasse intellectuelle et politique», note Warren lui-même.

Le mystère de Nevers n'est levé que partiellement. Pourquoi le pseudonyme «de Nevers»? Des résonances aristocratiques? Comment a-t-il perdu complètement la foi? Pourquoi des études à Berlin? La renommée des universités allemandes? Il a suivi des cours à la Sorbonne et au Collège de France, mais lesquels? Il a séduit les femmes (d'abord celles de Trois-Rivières, qui lui ont toujours paru être les plus belles du monde), mais on ne lui connaît aucune relation sé-



L'intellectuel Edmond de Nevers fut une sorte de Maurice Barrès canadien-français.

rieuse, aucun grand amour). Est-il retourné en France en 1897 ou 1898? Un chapitre du livre s'intitule «Le loup blanc». Enigmatique! Il a plusieurs amis au Québec, en France, mais on ne connaît pas très bien son mode d'insertion dans les milieux intellectuels. Pourquoi voir dans le journalisme un «métier ingrat» pour un homme de lettres?

Au moment de l'affaire Dreyfus en France, Nevers semble du côté des anti-dreyfusards, derrière les Ferdinand Brunetière et Edouard Drumont. Comment ce progressiste, défenseur des conquêtes de la liberté et de la démocratie, se retrouve-t-il avec les «pires conservateurs de son temps»? On découvre un Edmond de Nevers antisémite qui dénonce le complot judéo-maçonnique et qui décrit le Juif comme une «éternelle pieuvre, éternelle araignée étendant ses antennes sur le monde». Il y a chez ce «Canadien» (comme on l'appelle à Paris) une profonde haine des Juifs, une haine que Warren qualifie d'«inexplicable et de fantasmagorique».

## L'avenir d'un peuple

Tout s'explique-t-il par le patriotisme? Dans ses écrits, Edmond de Nevers va «cogner sur le même clou nationaliste». Il a lu attentivement les travaux des sociologues et historiens allemands qui s'interrogeaient sur l'évolution et le fon-

ctionnement des sociétés et qui cherchaient à comprendre la psychologie collective des peuples; il a côtoyé les Léon Gérin et Errol Bouchette, qui tentaient alors de comprendre la société canadienne-française. La question des «races» est au cœur de sa réflexion. Mais pourquoi ce projet grandiose qui est de définir, pour le peuple canadien-français, son avenir? La pierre de touche de l'œuvre de Nevers est,

comme le note Warren, la critique du complexe d'infériorité, le «manque de fierté», qu'a développé le peuple canadien-français, surtout au contact des États-Unis, ce puissant voisin. Edmond de Nevers croit que les Canadiens français représentent une civilisation supérieure et qu'ils ont une mission à remplir. Tout le «nouveau» discours nationaliste se trouve dans son ouvrage: passé glorieux, histo-

re héroïque, fidélité au catholicisme comme seule vraie religion et à la langue française comme la plus belle langue du monde, solidarité nationale. Le grand danger est l'assimilation. Il faut donc résister contre l'agressivité américaine, protéger la «pureté» du Canada français et renouer avec la grandeur de la nation. Nevers a lu Renan, qui fait de l'unité morale et spirituelle la force d'une nation. Il propose tout un ensemble de mesures: le renouvellement de l'enseignement secondaire et supérieur, la culture intellectuelle et artistique, la colonisation, l'organisation professionnelle et l'économie politique. Nevers utopiste? Il rêve d'une république grecque triomphant de l'empire étatsunien, il imagine le peuple canadien-français comme un phare de la civilisation, un foyer de la science et de la sagesse. «Notre race semble avoir été choisie pour enseigner au monde moderne le culte du beau, pour en garder et aussi en répandre les trésors.» Un précurseur du chanoine Groulx, quoi?

Edmond de Nevers vit par ailleurs intensément l'«aventure» des Canadiens français qui, en grand nombre, quittent le Québec pour s'installer en Nouvelle-Angleterre. C'est l'histoire de sa propre famille, et on voit Nevers s'associer à la cause (désespérée?) de la petite communauté francophone de la Nouvelle-Angleterre. D'un côté, Edmond de Nevers critique sévèrement les Américains: corruption morale, roublardise et esprit mercantile, surexcitation nerveuse, règne de la liberté absolue, branlement de la vie familiale, réclamation de l'égalité complète entre les hommes et les femmes, montée de l'indifférence religieuse. Ce sont les signes d'une «terrible décadence». Mais d'un autre côté, Nevers croit que l'avenir des Canadiens français est étroitement lié à celui des États-Unis, l'annexion du Canada ne faisant aucun doute. Ni le Québec ni le Canada ne peuvent, selon lui, accéder à l'indépendance. Nevers voit les États-Unis comme un «vaste réceptacle de peuples», une association de nations ou de petites patries qui cohabiteront dans la «grande patrie». Il caresse le rêve de voir un

jour la Nouvelle-Angleterre devenir majoritairement française, bref de voir se constituer en Nouvelle-Angleterre une Nouvelle-France.

## Une pensée de l'échec?

Edmond de Nevers meurt, après une longue et douloureuse agonie, à Central Falls en 1906. Il a 44 ans. «Drôle d'homme» que cet Edmond de Nevers, conclut Warren, qui veut en faire une sorte de Maurice Barrès. On voit bien toute l'ambivalence du biographe face à son héros, qui se situe toujours dans un «entre-deux», que ce soit entre le progressisme et le conservatisme ou entre le particularisme et l'universalisme. Nevers, un grand intellectuel? Un grand écrivain? Warren se tient, non sans difficulté, en équilibre entre l'hommage et le déboulonnage. Il a souvent des mots sévères: style nonchalant et lâche, style grandiloquent et pompeux. Peut-être par crainte de réductionnisme, le sociologue n'a pas cherché ici à tirer profit de tous les instruments conceptuels et méthodologiques que lui offrait sa discipline pour rendre compte des positions d'Edmond de Nevers dans les champs intellectuels canadien-français et français.

L'ouvrage se veut «humble», mais la documentation est solide et les illustrations et les photographies, magnifiques. Le style est alerte, et l'effort de synthèse, évident. Cependant, le lecteur reste, pour reprendre l'expression de l'auteur lui-même, «à mi-chemin» de la biographie proprement dite et de l'analyse critique des écrits: il voudrait mieux comprendre le «mystère de Nevers», il aimerait aussi entendre plus souvent la voix de Nevers lui-même afin de bien saisir tous les «douvolements» et les «hésitations» d'une pensée qui serait celle de «l'échec».

Collaborateur du Devoir

EDMOND DE NEVERS.

PORTRAIT

D'UN INTELLECTUEL  
(1862-1906)

Jean-Philippe Warren

Boréal

2005, Montréal, 322 pages

PRIX GILLES-CORBEIL 2005  
DE LA FONDATION ÉMILE-NELLIGANMarie-Claire  
BLAIS

Nous sommes en présence ici d'une voix remarquable qui est d'une indépendance radicale par rapport aux modes et aux courants littéraires. [...] Le jury tient à souligner l'audace et la force de cette vision d'auteur capable de saisir, dans le mouvement même de l'écriture, les singularités existentielles de chacun et les enjeux sociaux ou politiques propres au monde d'aujourd'hui.

Michel Biron, président du jury

CATHERINE MAVRIKAKIS

LEMEAC

Fleurs de crachat

« Dans une langue riche et baroque, qui s'enroule sur elle-même comme le liseron et le boa en chaise, Catherine Mavrikakis étonne, choque, séduit, emporte. »  
Christian Desmeules, *Le Devoir*

« Catherine Mavrikakis est une autrice majeure. »  
Chantal Jolis, *Radio-Canada* - *Indicatif présent*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Quebec

Marie-Claire Blais

Soifs

320 PAGES = 14,95 \$

Marie-Claire Blais

DANS LA Foudre ET LA LUMIÈRE

256 PAGES = 24,95 \$

Marie-Claire Blais

AUGUSTINO ET LE CHEUR

DE LA DESTRUCTION

304 PAGES = 25,95 \$

Boréal

www.editionsboreal.qc.ca